GOGOGO FILMS & LES ALCHIMISTES PRÉSENTENT

ACID CANNES 2021

“ÉLECTRISANT”
SO FILM

“HOUSTON DANS L’ŒIL DU CYCLONE”
TOUTE LA CULTURE

“LA FOUGUE ET L’ESPOIR D’UNE JEUNESSE AMÉRICAINE”
LES ÉCRANS TERRIBLES

“UN FILM COMME SEULS LES GRANDS CINÉASTES EN ONT LE POUVOIR”
MAZE

OMB
BLOODBATH

WILLIAM
FOLZENLOGEN

NATE
NICHOLS

UN FILM DE ***NICOLAS PEDUZZI***

GHOST SONG

PRODUIT PAR CARINE RUSZNIEWSKI | AVEC LA PARTICIPATION DE MICRO CLIMAT | AVEC LE SOUTIEN DE LA RÉGION NOUVELLE-AQUITAINE DE LA SACEM ET DE LA PROCIREP - SOCIÉTÉ DES PRODUCTEURS ET DE L’ANGOA - DU CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L’IMAGE ANIMÉE | EN ASSOCIATION AVEC CINÉVENTURE 6 | CE FILM A BÉNÉFICIÉ DU NOUVELLE-AQUITAINE FILM WORKOUT ET A PARTICIPÉ AU FIDLAB | MUSIQUE ORIGINALE DE JIMMY WHOO | ÉCRITURE NICOLAS PEDUZZI EN COLLABORATION AVEC AUDE THURIES ET LÉON CHATILIEZ IMAGE LAETITIA DE MONTALEMBERT - FRANCESCO DI PIERRO - NICOLAS PEDUZZI | MONTAGE NICOLA SBURLATI - JESSICA MENENDEZ | SON LÉON CHATILIEZ - MAXIME BERLAND - ROMAIN OZANNE | ÉTALONNAGE LUCIE BRUNETEAU DOCUMENTALISTE ANTOINE GANDUBERT | SUPERVISION MUSICALE GUILLAUME BAUREZ | PRODUCTION EXÉCUTIVE LOUISE BANSARD | COORDINATION DE POST-PRODUCTION ALEXIA PIMOR

CONCEPTION AFFICHE: VIOLETTE CHATILIEZ

GHOST SONG

UN FILM DE **NICOLAS PEDUZZI**

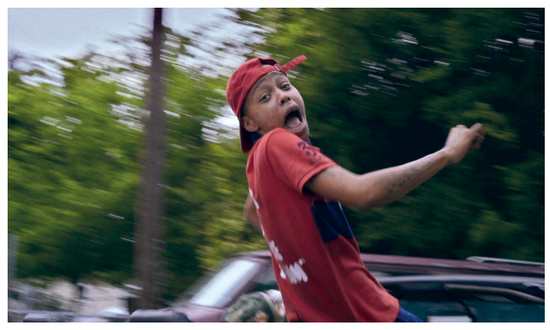
DOCUMENTAIRE / FRANCE / 1H16

SORTIE LE 27 AVRIL 2022

Houston, Texas. Alexandra, Will et Nate se débattent pour survivre dans une ville qui dévore les gens comme les rêves. Ex-cheffe de gang ou gosse de riches renié, chacun affronte ses démons tandis qu'un ouragan approche. Ghost Song, c'est la promesse d'un nouvel élan de vie, entre musique, hallucinations et espoirs de rédemption.

LISTE TECHNIQUE

Réalisation ..... Nicolas Peduzzi
Scénario ..... Nicolas Peduzzi & Aude Thuriès en collaboration avec Léon Chatiliez
Image ..... Laetitia de Montalembert, Francesco di Pierro & Nicolas Peduzzi
Son ..... Léon Chatiliez, Maxime Berland & Romain Ozanne
Montage ..... Nicola Sburlati & Jessica Menendez
Musique originale ..... Jimmy Whoo



PRODUCTION

GOGOGO FILMS
Carine Ruszniewski
Louise Bansard

DISTRIBUTION

LES ALCHIMISTES
Violaine Harchin
Timothée Donay

FESTIVALS

- ACID Cannes, 2021
- FIFIB, 2021
- Festival du Film Lycéens, Pessac, 2021
- Du Grain à démoudre, Le Havre, 2021
- Festival de Séville, Espagne, 2021 - *Prix du meilleur film dans la section Révolutions permanentes - décerné par le jury Fipresci*
- Genève International Festival du Film, 2021
- Zagreb Film Festival, 2021
- Festival Itinérances, Alès, 2021
- Bogota Film Festival, 2021
- Marseille, Music & Cinéma, 2022

CELUI QUI **FAIT**

NICOLAS PEDUZZI
CINÉASTE

Quel est le point de départ de votre film ?

Le tournage de mon premier film : *Southern Belle* [le portrait d'une héritière, sorte de « princesse déchue », à Houston, au Texas], m'a fait croiser un peu par hasard le chemin de Will, le cousin du personnage principal. Ainsi que Bloodbath, une rappeuse du Third ward, le quartier historique de la ville où est né le mouvement musical porté par DJ Screw. Je trouvais que dans cette ville, très conservatrice et complètement à part du reste des Etats-Unis, il y avait des socles de culture qui naissaient en opposition et cette idée me plaisait bien. Ce n'est pas une opposition pauvres/riches mais un monde dans lequel tous se retrouvent à travers la musique et des chants qui se répondent les uns les autres. J'ai commencé à les filmer parallèlement à *Southern Belle* sans l'utiliser dans le premier film. Ces personnages m'ont profondément touché malgré leurs carapaces et leurs attitudes qui pouvaient, au premier abord, laisser paraître quelque chose d'assez violent. Ce sont les sous-textes qui m'intéressent, finalement leurs ressemblances et leur poésie, alors que tout semble les opposer.

Comment s'est imposée l'idée de *Ghost Song* ?

Je voulais d'abord parler de Houston et par extension de ses habitants. Le hasard a donc fait que je rencontre Will et Bloodbath pendant un tournage qui n'avait rien à voir et je trouvais que leurs deux histoires résonnaient assez bien. Ils avaient tous les deux un rapport particulier à la musique. C'était pour eux une sorte d'échappatoire à leur vie et même une façon d'exister et de faire face aux fantômes de leurs passés, à leur exclusion. Pour moi, cette musique et la perte violente de leurs amis, la mort omniprésente à travers les gangs ou les addictions, étaient des événements qui surgissaient de cette ville. Une ville qui rejette en bloc tout ce qui est artistique ou en marge, tout ce qui est différent et qui ne rentre pas dans leurs cases normées. D'ailleurs, à un moment, j'ai hésité à faire se rencontrer Will et Bloodbath, la confrontation aurait pu m'intéresser. Mais au final, ça ne s'est pas produit. C'était prévu lors d'un autre voyage que j'aurais dû faire. Mais pendant le montage, je me suis aperçu que cela aurait été artificiel et très probablement je n'aurais pas monté leur rencontre si j'avais pu la tourner. Ils vivent dans les mêmes mondes, le même périmètre, mais ne se croisent jamais. C'est l'absurdité sous-jacente de la ségrégation moderne, ces personnages opposés qui ne se croisent jamais inconnus les uns des autres mais se parlent à travers la musique.

La musique a une grande part dans votre film et surtout ce fameux Screw...

Oui, le screw est un son typique de là-bas où la consommation de codéine a abouti à un ralentissement du flow des rappeurs pour aller vers un free style assez jazzy. Le hip hop donnait des sons assez bruts et explosifs de quelques minutes, avec des flows qui pouvaient durer plus de 10 minutes quelque chose de complètement anti-commercial. Tout ce truc de la codéine à Houston influence d'ailleurs la plupart du rap d'aujourd'hui. Je connaissais le Screw avant d'aller là-bas, j'écoute beaucoup de Hip Hop et de jazz, et toutes sortes de musiques. D'ailleurs, mélanger Opéra et Hip Hop dans le film n'est pas un hasard. Il se joue quelque chose de la tragédie. La musique est l'un de mes moteurs. J'ai fait beaucoup de piano plus jeune. J'ai même pensé devenir musicien. Et mon père est décorateur d'opéra, donc, j'ai vraiment baigné dans un monde musical. J'ai aussi grandi à Pigalle dans les années 90, donc à fond dans la culture hip-hop.
Au départ, il y avait effectivement l'envie de parler de DJ Screw, de son influence, du quartier de Third Ward et de ses descendants dont fait partie Bloodbath et à travers cela, le blues et même la country. Les premiers à faire du Hip Hop à Houston, on les appelait avec mépris les « Country Niggers ». Ce mélange de country, de jazz, de Hip Hop, de blues était vraiment à la genèse du film. Puis comme tout documentaire, le film a évolué, au gré des rencontres et des contraintes sanitaires. Mais le Screw est effectivement une direction que j'ai donnée aux monteurs du film et au compositeur de la musique, Jimmy Whoo. Et puis il y a aussi la géographie de la ville construite sur des marécages, sans cesse menacée par les inondations. La chaleur et la moiteur de la ville influent ce rythme lourd, qui prend le temps.

CEUX QUI **REGARDENT**

AURÉLIA BARBET,
DIANE SARA BOUZGARROU,
THOMAS JENKOE & JEAN-ROBERT VIALLET
CINÉASTES, MEMBRES DE L'ACID

Saisir le pouls d'une ville, en figurer des fragments comme un beat, pour poser un rythme, un état. *Ghost Song* s'ouvre comme un voyage nocturne dans les bas-fonds de Houston où errent des losers magnifiques qui illuminent la nuit comme un diamant noir. Musical, le film l'est assurément. Il y a quelque chose de shakespearien, de profondément romantique dans l'atmosphère du film, dans la manière dont la musique classique dévore le rap, irrigue la rage sourde, dope l'énergie folle de ces misfits dont l'ouragan Harvey menace d'effacer les traces de leur passage sur Terre, tel une prophétie biblique. Peduzzi donne la parole aux fantômes : à ces enfants bourrés de Ritaline qui ont grandi, à cette chef de gang lesbienne qui arrose de dollars la scène d'un strip club ; et ces fantômes en retour lui offrent des chansons qu'ils puisent au cœur des blessures et des violences. La caméra capte ces moments avec grâce et le montage sec prolonge le geste musical. Parions que le visage et la fougue de Bloodbath ne vous quittent plus jamais et que la scène de joute improvisée à la guitare par Will et son oncle fera date. C'est aussi ça, un film : une scène ahurissante, un détail qui dit le tout.

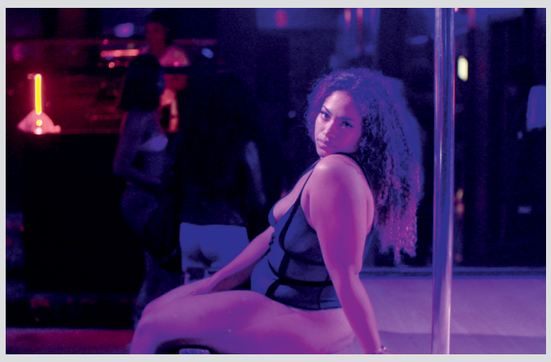
CELLE QUI **MONTRE**

PRISCILLA GESSATI
L'ENTREPÔT, PARIS

Ghost Song est un film inclassable et donc immanquable. Avec ce documentaire teinté de fiction, Nicolas Peduzzi revient à Houston, Texas, où il avait tourné un premier opus *Southern Belle* en 2018.
Changement de décor, nous nous retrouvons cette fois à Third Ward, haut lieu de deal et de règlement de comptes entre gangs. La tempête gronde. L'ouragan menace.
Dès le premier plan, on est immergé dans l'oppressante réalité de Will et Nate. À l'avant d'une voiture, on comprend leurs blessures – familiales – et leurs addictions – variées. On retrouvera plus tard dans le film ces plans cadrés au plus près, ces moments de vérités, saisis la caméra à bout de bras, capturant la fébrilité de l'instant, de la confession.
En contrepoint, de sublimes respirations : les plans larges en caméra embarquée, la route défile, les néons qui hypnotisent et ne vendent plus aucun rêve – l'immense croix blanche sur le building ! –, la lumière blafarde des stations-services.
C'est une sensation d'apocalypse qui nous immerge. Comme la musique, personnage du film.
Ghost Song est aussi un opéra : au drame des récitatifs s'adjoint la musique lente et électronique de Jimmy Whoo, des pièces de Verdi. Et il y a le rap, celui tendance hip-hop d'Alex, ex-cheffe de gang qui se planque. La seule qui semble près de se libérer, dont le chemin vers la rédemption porte un peu d'espoir.
Nicolas Peduzzi filme une Amérique qui a perdu tout repère ; où les psychotropes deviennent le dernier refuge. Un monde au bord du chaos où les torrents de la destruction pourraient annoncer le salut.

INVITATIONS AU **SPECTATEUR**

Voici quelques thèmes que nous vous proposons d'aborder lors des rencontres avec les cinéastes qui accompagneront le film.



***Ghost Song* de Nicolas Peduzzi : le chant des désaxés**

Le flow des bas-fonds

Nicolas Peduzzi capte la musicalité propre à Houston. Les *cut* dans le montage agissent comme un beat qui cadence le voyage nocturne, pareil à celui d'un insomniaque s'enfonçant dans les écumes citadines. Les rues semblent habitées par des spectres à qui l'on donne enfin corps dans des images planantes. Dans ce rythme somnambulique, jamais la ville n'apparaît dans son entièreté. Certaines figures sortent de l'ombre, à la périphérie, derrière des murs ou des grillages. Par les travellings en voiture, on devine des terrains vagues, des habitations insalubres, des gares routières, des fast-foods, des usines, quelques quartiers riches... Le réalisateur ne fait pas une cartographie, il recrée la sensation de déambulation dans cette cité inhospitalière dans laquelle trois individus - Alexandra, Will et Nate - attirent le regard et l'écoute. Ils transmettent une beauté tragique, celle des communautés locales emplies de rêves subissant les violences sociales.

Incarner les fantômes

La narration se construit autour des parcours intimes des trois protagonistes, témoignant de la réalité des habitants des quartiers. Par un filmage attentif, on découvre la force qui les maintient en vie. C'est ainsi que lors d'un hommage pour un ami tué, le rap entamé laisse place au *Dies Irae*, chant funéraire que Verdi avait composé à la mémoire d'un proche. Le mouvement dans lequel s'inscrit le film est celui de la consolidation du collectif et du partage, à l'image du blues improvisé par William à la guitare, entamant un insolite dialogue-chanté avec son oncle. La manière de refuser la stigmatisation des communautés est proche des représentations des cinéastes Harmony Korine et Larry Clark chez qui la souillure, la violence et la misère sont les lieux de grandes affections et rédemptions.

acid
ASSOCIATION DU CINEMA INDEPENDANT POUR SA DIFFUSION

L'ACID est une association de cinéastes qui depuis 30 ans soutient la diffusion en salles de films indépendants et œuvre à la rencontre entre ces films, leurs auteurs et le public.
La force du travail de l'ACID repose sur son idée fondatrice : le soutien par des cinéastes de films d'autres cinéastes, français ou étrangers.
Chaque année, les cinéastes de l'ACID accompagnent une trentaine de longs-métrages dans plus de 400 salles indépendantes et dans les festivals, lieux culturels et universités de 20 pays. Parallèlement à la promotion et la programmation des films, à l'édition de documents d'accompagnement, l'ACID renforce la visibilité de ces films par l'organisation de nombreux événements. Près de 400 rencontres, ateliers, ciné-concerts et ACID POP offrent ainsi la possibilité aux spectateurs et aux publics scolaires de rencontrer ceux qui fabriquent les films.
Afin d'offrir une vitrine aux jeunes talents, l'ACID est également présente depuis 1993 au Festival de Cannes avec une programmation parallèle de 9 films pour la plupart sans distributeur, qu'elle accompagne ensuite jusqu'à leur sortie.

ACID - 14, Rue Alexandre Parodi - 75010 Paris / Tél : + (33) 1 44 89 99 74
POUR PLUS D'INFOS : **www.lacid.org**